



Château de Montségur. Photo Yan.

DES TRÉSORS DANS DES SOUTERRAINS

ROBERT CHARROUX

Un énorme courrier nous montre que les lecteurs ont la curiosité des histoires de trésors. Le roman des richesses enfouies excite toujours les imaginations, vrai ou légendaire, car la fièvre de l'or et le rêve se conjuguent pour engendrer de fantastiques histoires où l'occulte joue parfois son rôle. Et les escrocs s'en mêlent aussi ! Robert Charroux, l'auteur de « Trésors du monde » (Fayard), qui nous a donné plusieurs articles inédits, évoque, parfois avec le sourire du sceptique, certaines cachettes mystérieuses.

En France, il semble que les trésors du culte soient directement issus de la révolution de 1789, comme en découlèrent les trésors de Vendée et ceux des aristocrates guillotisés ou contraints à un voyage sans retour (1).

En Amérique du Sud, la révolution de la « Independencia » fut également une bonne pourvoyeuse de richesses enterrées, et il n'est pas rare de retrouver des ciboires, des crucifix, des statues sacrées dans les nomenclatures de trésors.

A vrai dire, les grands trésors tels que ceux des Cathares, des Jésuites et des Templiers n'ont pas une existence prouvée, et on pourrait juger étonnant que nul survivant d'une grande collectivité ne soit demeuré pour divulguer le lieu des caches !

Quoi qu'il en soit, pour beaucoup d'historiens, les Cathares possédaient de grandes richesses qu'ils réussirent à soustraire à la convoitise de leurs ennemis.

Les Cathares albigeois passaient pour posséder de grandes richesses dont ils faisaient fi et qui, selon une relation historique, auraient été évacuées avant la capitulation de la forteresse.

D'après Armand Roger de Mirepoix qui vécut ces heures tragiques, le trésor serait demeuré dans le château de Montségur jusqu'à février 1244, puis par une nuit sombre, trois hérétiques du nom d'Amiel, Aicart et Hugo furent descendus par de longues cordes au bas de l'escarpement avec mission de transporter en lieu sûr les richesses de la secte.

Mais n'ayant pu traverser les lignes des assiégeants, les trois hommes auraient enterré le dépôt dans les forêts de Serre-longue ou dans la grotte de Lombrive près d'Ornolac, au-dessus des bains d'Ussat.

C'est dans cette grotte aux multiples ramifications, longues de plusieurs kilomètres, que les Cathares avaient installé leur église secrète. Des centaines d'entre eux y furent emmurés avec leur évêque et s'y laissèrent mourir de faim plutôt que d'abjurer.

D'autres traditions cependant ont cours dans la région : les trésors auraient été jetés au fond d'un puits naturel dans le château de Montségur, puits qui fut ensuite comblé, ou bien ils auraient été cachés dans les vastes souterrains de la forteresse.

Napoléon Peyrat, historien peut-être trop crédule, se fiant à des récits de bergers, a écrit que les flancs de la montagne renfermaient une cité souterraine sillonnée par de longues galeries. Un escalier en spirale descendrait du château au village, et même jusqu'à la rivière Hers, ce qui est invraisemblable.

En bas de l'escalier existeraient des

hypogées et des grottes spacieuses où serait conservé le Saint-Graal !

Un chercheur de trésor, M. Arnaud, de Bordeaux, effectua des fouilles à une trentaine de mètres sous le château dans l'espoir de rencontrer le miraculeux escalier ou une galerie souterraine, mais il dut abandonner ce travail gigantesque qui s'avéra inutile.

Il semble cependant probable que le trésor des Cathares soit caché quelque part autour de Montségur, ou encore à Rennes-le-Château (Aude).

dix charrettes d'objets précieux

Issu d'autres guerres de religions et tout aussi historique est le trésor de Crain, où déjà la légende a brodé un feston merveilleux avec protection occulte déterminée par un louable souci de sauvegarde contre des entreprises impies.

Une dame blanche veille sur le trésor, mais pense-t-on, elle favoriserait des recherches inspirées par un mobile louable !

Vieilles clés du château de Montségur. Photo Yan.



1. Voir Historia, n° 183. Sous la Révolution, les trésors ont été enfouis par milliers, par R. Charroux.

L'histoire remonte à la nuit tragique du 27 septembre 1567, quand les huguenots s'emparèrent d'Auxerre. Bien entendu, le brigandage se mêla à l'action militaire, au sectarisme religieux, et, parmi les plus acharnés au pillage, Jacques de Loron, seigneur de la Maison-Blanche de Crain, se fit remarquer.

Dans son *Histoire de la prise d'Auxerre*, M. l'abbé Lebœuf donne une relation du sac de la ville et le détail des reliquaires vases et ornements figurant à l'inventaire de la cathédrale.

« Au Grand Trésor : une croix, un joyau, une chapelle en miniature renfermant une parcelle de la mâchoire de saint Laurent, un reliquaire représentant Marie et Salomé, un crucifix avec du bois de la vraie Croix, un autre reliquaire... tous ces objets d'un prix inestimable, en argent doré ; des statues de saint Pierre et de saint Jean l'évangéliste, recouvertes d'argent doré, etc... »

Tout cela fut brisé, volé ou jeté à la rue avec des escarboucles, des grenats, des saphirs, des améthystes et autres pierres précieuses provenant des dons faits par tous les évêques qui s'étaient succédé jusque-là sur le siège épiscopal d'Auxerre, ou par des princes de passage ou par les rois de France.

Les cloches furent fondues, les sépulcres ouverts pour en voler le cuivre ; les plombs des colonnes, les bronzes des chandeliers et des bénitiers furent convertis en balles et en canons.

Les chroniques attestent que le sire Loron de Crain chargea « sur onze ou dix charrettes » aussitôt dirigées vers son repaire de la Maison-Blanche, un butin principalement prélevé dans l'abbaye de Saint-Germain.

Nous sommes renseignés de façon précise sur ce qui devait constituer le trésor de Crain par le témoignage de Claudine Ravier servante au château, qui le 15 décembre 1610 fit une déposition officielle par-devant Jean Lasne, lieutenant au bailliage particulier de Donzinois.

Le sire de Loron, en 1567, habitait le château de Crain avec sa femme, ses trois enfants, deux garçons, une fille, et une domesticité assez nombreuse, dont faisait partie Claudine Ravier alors âgée de onze ans.

Claudine vit donc arriver à la Maison-Blanche, escortée par une centaine de soldats, les « onze ou dix » charrettes pleines d'objets précieux, de croix, de ciboires, de chandeliers et la châsse en or de saint Germain.

Les objets en métal précieux furent déchargés et triés sans doute par ordre d'importance et il est probable qu'une partie fut distribuée aux « bandits de grands chemins et aux pieds-nus des environs » qui avaient aidé à la razzia.

Le sire de Loron se réserva évidemment les meilleurs lots et la châsse en or qu'il voulut faire briser et fondre par un orfèvre d'Auxerre. Mais la tâche s'avérant difficile, le châtelain décida de l'enfouir dans le jardin, selon Claudine Ravier, dans les souterrains selon d'autres sources.

La jeune servante assure que ce fut dans le jardin et qu'à cet effet on requit l'aide d'un maître maçon de Clamecy, nommé Denis, qui se chargea du travail de terrassement moyennant vingt écus.

Il faisait nuit quand le « crot » (fosse) fut jugé suffisamment profond. Claudine tenait un flambeau à la main pour éclairer le travail ; le sire de Loron, sa femme et Denis portaient la châsse dans l'intention de la déposer dans le crot.

C'est alors que la servante eut une vision qu'elle fut sans doute seule à enregistrer : une dame blanche apparut magiquement et essaya de toutes ses forces d'empêcher l'ensevelissement du coffre sacré.

Il fallut tous les efforts des trois impies pour qu'ils mènent à bien leur besogne et quand Denis voulut combler le crot, la dame blanche se mit à rejeter la terre avec frénésie.

La fillette épouvantée, sidérée, contemplait la scène ; finalement l'apparition vaincue s'enfuit en jetant un grand cri de désespérance.

La fosse étant comblée et la châsse bien enterrée, les acteurs du drame retournèrent au château et se mirent à table pour dîner. Le maçon se trouva assis près d'un arquebusier de ses relations, qui, le repas terminé, l'accompagna sur le chemin du retour jusqu'à deux cents pas de la Maison-Blanche.

On entendit alors un coup de feu, et Claudine mal remise de ses émotions s'écria inconsidérément :

— Hélas ! Voilà les papistes !

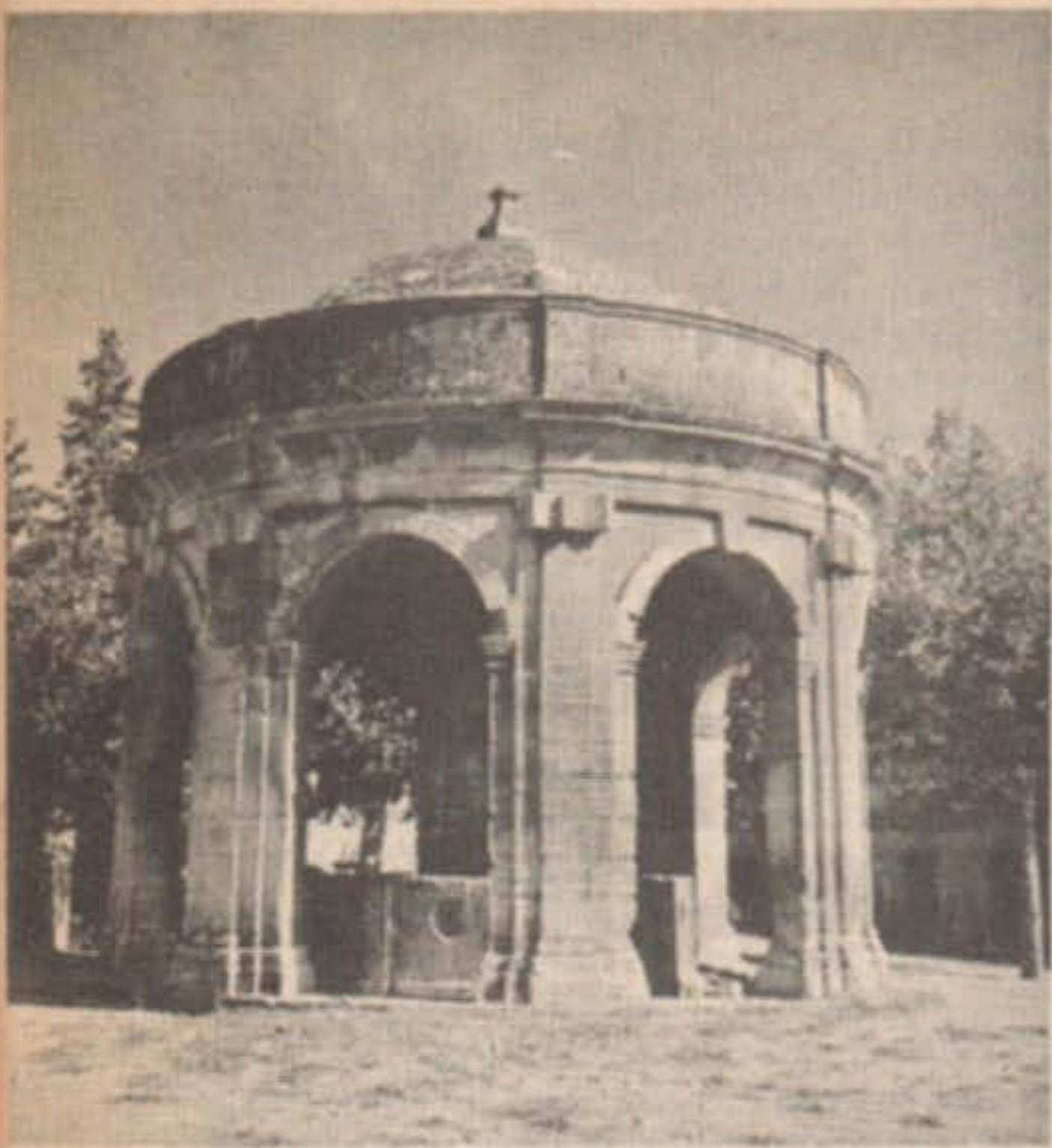
— Tais-toi, répliqua Loron avec brutalité, sinon il t'en arrivera autant qu'à celui qui vient de tomber !

Le lendemain, on retrouva le cadavre détroussé du maçon et Claudine eut confirmation du crime qu'elle avait senti : Loron inquiet avait supprimé ce témoin de ses agissements, et Claudine, peu sûre à ses yeux, ne dut la vie qu'aux supplications de sa maîtresse.

Mais soit férocité naturelle, soit à titre d'avertissement pour une éventuelle délation, le vilain sire tira la langue de la fillette et la taillada à coups de couteau.

De longtemps, Claudine ne put parler, ni manger d'aliments solides, mais les blessures guérèrent cependant et la jeune servante fut finalement tout heureuse de regagner la maison de son père Jules Ravier à Arcy-sur-Cure, où elle habita jusqu'à son mariage.

Six ans plus tard Loron fut pendu par



Puits au centre du cloître
de la chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon.
Photo Viollet.

les catholiques, après avoir, dit-on, déterré et enfoui la châsse et quelques trésors dans les souterrains du château.

où est la châsse?

Claudine voulait, pour décharger sa conscience de sa complicité involontaire, conter aux deux fils de Loron la scène dont elle avait été témoin en 1567, mais les descendants mâles du sire étant morts prématurément, c'est au sieur de Domecy qui avait épousé la fille qu'elle fit ses premières déclarations.

Elle les renouvela à son mari, le sieur Claude Villain, pionnier, domicilié à Saint-Martin-du-Pré-lès-Donzy, dans le Nivernais, qui la décida à en informer la justice.

Toutefois, elle ne put se rappeler l'endroit exact du jardin où avait été enterrée la châsse, ce qui est tout à fait normal, étant donné son état d'esprit lors de l'action, et le manque de points de repères sur un terrain bouleversé au cours des quarante-trois années écoulées depuis l'enfouissement.

Il est cependant probable que la châsse en or de saint Germain est encore enterrée à la Maison-Blanche, et l'imagination aidant les habitants de Crain assurent que d'autres trésors sont emmurés ou cachés dans les souterrains. Il est aussi question d'une poule et de douze poussins en or massif qui gîteraient dans les parois du puits du château.

La légende, une fois de plus n'a pas

tardé à renchérir sur la vérité historique ou paraissant l'être !

Vers 1900, une descendante du sire de Loron : Henriette, Marie, Cécile Rabé, pour racheter le sacrilège de son aïeul, fit opérer des fouilles qui ne donnèrent aucun résultat.

Des radiesthésistes et des voyants localisèrent maintes fois le gisement de la châsse et des autres trésors, mais de vaines recherches démontrèrent le mal-fondé de leurs prétentions.

Henriette Rabé mourut en 1940, léguant son château de la Maison-Blanche à l'Hospice de Coulanges.

En 1957, une radiesthésiste et voyante, Mme Ozanne de Paris, acheta la vieille demeure après avoir fait un rêve prémonitoire curieux.

Mme Ozanne conte l'aventure en ces termes :

« Dans la nuit du 6 avril 1957, étant déprimée je demandai un rêve consolant à Notre-Dame-de-Syracuse pour qui j'ai une particulière dévotion.

« Comme un film, une série d'images se déroula dans mon songe et je partis dans l'Yonne en quête de vérification.

« Je rencontrai à Crain une femme qui étendait du linge, ce qui correspondait à la première image de mon rêve ; cette femme m'apprit que le château de la Maison-Blanche était à vendre, et qu'il y avait un trésor caché dans les murs ou le jardin... bref, tout concordait avec ce que je venais chercher.

« J'ai vendu tous mes biens, réalisé tout mon avoir et maintenant le château m'appartient !

« Je voudrais trouver la châsse pour la rendre à l'église et je crois savoir où elle se trouve ; pas loin d'une fenêtre de la façade. Au pendule j'ai détecté l'endroit et j'espère que la dame blanche voudra bien me venir en aide.

« Mais les temps ne sont peut-être pas venus ; quand l'heure sonnera, la dame me fera signe et un rosier fleurira sur l'emplacement du trésor. »

Anxieusement, Mme Ozanne attend le miracle et guette à chaque printemps la floraison de son parc...

un demi-milliard de francs

Les Chartreux de France, soumis à la règle de saint Bruno, qui vivaient retirés à Paris, à Grenoble, à Marseille, à Villeneuve-lès-Avignon, durent fuir leurs monastères après la Révolution.

Les bâtiments convertis en biens nationaux furent démolis pour la plupart ou vendus en parcelles, ce qui advint à la

très belle chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, que les républiques du xx^e siècle, contrairement à celle de 1790, s'efforcent de sauver de la ruine en récupérant les vestiges encore grandioses.

Et dans ces lieux désaffectés, remaniés, parfois reconstruits, où depuis près de deux siècles se sont installées des familles, est née une tradition de trésor précieusement recueillie par un érudit local : l'historien Laurent Commune.

En fait, cette tradition repose sur des bases historiques sérieuses et sur certains documents encore tenus secrets mais qui, un jour, permettront de retrouver des richesses en pièces d'or que l'on peut évaluer à un demi-milliard de francs.

La Convention, en 1792, avait besoin d'or pour battre monnaie, d'argent pour entretenir ses armées menacées par l'Europe entière, et de bronze pour fondre ses canons.

Elle dépêcha des émissaires dans toute la France avec mission de rafler les richesses des monastères, des églises et de tous les sanctuaires religieux.

Mais la collecte des révolutionnaires ne fut pas, et de loin, aussi grasse que pré-

vue : partout en province, le peuple inquiet, incompréhensif peut-être, hostile à coup sûr, réserva le plus mauvais accueil aux envoyés.

Nos émissaires étaient furieux — on le comprend ! — et bien décidés, cette fois, à ne pas se laisser bernier. Ils le furent pourtant, si l'on en croit l'inventaire des richesses de la chartreuse qu'ils parvinrent à s'approprier :

En deux armoires de 27 tiroirs chacune, écrivirent-ils, nous avons trouvé :

— 120 pièces d'or ; 935 pièces d'argent, 2 188 pièces de cuivre.

A quoi il faut ajouter : des cloches, des tableaux de maîtres ; 9 200 volumes.

Mais il semble que voilà richesses bien maigres pour une puissante chartreuse qui jouissait des revenus de nombreux domaines, prieurés, granges, étangs asséchés de Rochefort et de Pujaut, et aussi des dons et des legs dont s'étaient plu à la combler les prélats de la cour quand le pape résidait en Avignon.

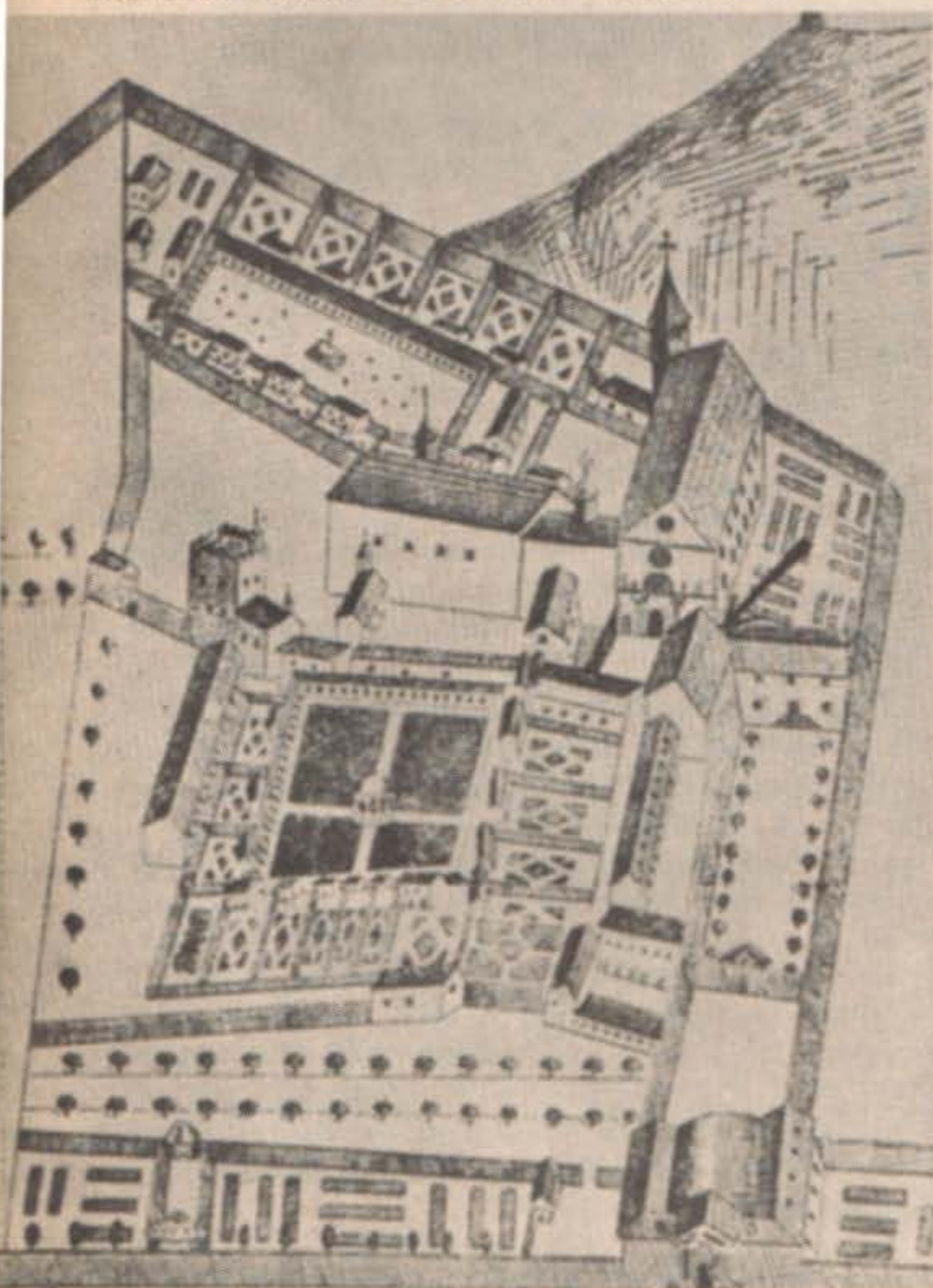
Qu'étaient aussi devenus les calices, les croix, les ciboires, les candélabres, la chasuble d'Innocent VI et les autres reliques ?

Eh bien, tout cela avait été caché avec une prudence extrême et des soins si minutieux que, désormais, il devenait quasi impossible de retrouver les trésors !

Pourtant, plusieurs personnes savent — à quelques mètres près — où sont enfouis les millions en louis d'or, et on possède même le plan de la cachette.

Plan cavalier de la chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon.

La flèche indique l'entrée du souterrain menant sans doute au trésor. Photo C.C.T.



« surveillance les bornes »

En 1790, le prieur de la chartreuse vint trouver un honorable Villeneuveois qui habitait la ferme de la Chabrelle : David dit « de la Meynargue ».

— Mon ami, dit l'ecclésiastique, nous nous connaissons depuis longtemps et je sais que je puis compter sur ton dévouement, aussi je crois pouvoir te charger d'une mission de confiance.

Et David de la Meynargue apprit alors qu'il aurait à surveiller avec la plus grande attention certaines bornes en pierre, gravées aux armes de la chartreuse, récemment implantées dans le terroir avoisinant.

Sous aucun prétexte ces bornes ne devaient être déplacées, mais si par force elles l'étaient, il fallait noter les écarts et effectuer un relevé précis de leur nouvelle situation.

Un an après cet entretien, les Chartreux quittaient leur monastère, sauf le frère Louis qui était trop âgé pour partir, à moins qu'il ne fût chargé, comme David, d'une mission secrète !

Frère Louis trouva un refuge dans la grotte de Cabrion où il vécut deux années,

ravitailleur chaque jour en cachette par les enfants de David.

Au moment de mourir, assisté par ses sauveteurs, il ne put prononcer que ces mots : « Aux Quatre-Chemins. »

Exilés à Saragosse, les Chartreux y virent arriver, en 1807, les soldats français de Napoléon, et l'ancien prieur eut la surprise de reconnaître en un jeune cheveu-léger le Villeneuve Pascal, surnommé Bouffigue, qu'il avait bien connu jadis et savait acquis à ses idées.

Il invita le soldat à sa table et, à la fin du repas, le prieur se laissa aller à quelques confidences :

— Pascal, à ton retour en Avignon, va trouver David de la Meynargue et recommande-lui de continuer sans défaillance la mission qui lui a été confiée.

Et comme le cheveu-léger avait émis des craintes sur le sort de la célèbre chartreuse, le prieur ajouta :

— Rassure-toi, mon ami, sur l'avenir de notre cher monastère ! Même s'il devait être complètement rasé, il y resterait encore assez d'or pour le rebâtir trois fois.

Revenu au pays, Pascal s'acquitta de sa mission. Les bornes demeurèrent d'ailleurs longtemps en place, sauf une qui, arrachée, servit de pilier au portail de la propriété de M. Thomas David.

Bien entendu, l'ancien et le nouvel emplacement furent repérés avec précision.

Que conclure de ces faits énigmatiques ? L'emplacement du trésor est lié à la situation des bornes, et d'aucuns ne manquent pas de dire qu'elles situent par triangulation un endroit déterminé d'un souterrain partant de la chartreuse en direction des Quatre-Chemins, endroit repérable en surface au cas où les galeries seraient accidentellement éboulées.

des visiteurs mystérieux

L'aventure du trésor de la chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon s'est poursuivie au fil des ans, et de nos jours encore, une surveillance s'exerce aux alentours des « Quatre-Chemins ».

David de la Meynargue transmet fidèlement à sa descendance les consignes du prieur, et actuellement, un de ses petits-fils, M. Canonge, personnalité bien connue des Villeneuvois, assure le relais et détient sans doute le secret du trésor !

Vers 1920, M. Vallat, gardien de la chartreuse de Villeneuve, avant d'être affecté au château de Vizille où il demeura jusqu'à sa mort, reçut la visite d'un inconnu qui se présenta seulement comme parent du dernier Père Supérieur.

Il demanda courtoisement à se faire conduire à la « Maison du Prieur » et le gardien le mena dans la pièce principale où il nota avec étonnement l'étrange comportement du visiteur.

L'homme, s'orientant par rapport à la fenêtre, fit quelques pas jusqu'à une sorte de placard dont il sonda le fond, puis il demanda au gardien de le laisser seul toute la journée.

M. Vallat refusa. L'inconnu qui avait paru hésiter devant le placard, comme s'il cherchait un indice, partit et ne revint plus.

M. Canonge venait souvent le soir faire un brin de causette avec le gardien qui lui rapporta la mystérieuse visite.

Intrigué, M. Canonge examina le placard et constata qu'il avait été rapidement édifié avec des matériaux légers, comme pour masquer à la hâte quelque chose qu'il convenait de cacher aux regards.

Avec une pioche, il eut tôt fait de jeter bas la cloison qui laissa apparaître sur le vrai mur un plan gravé dans la pierre, plan relevé en décembre 1957 et qui porte une inscription d'angle.

Cette inscription et celles gravées sur les bornes donnent vraisemblablement la direction des souterrains et leur point de départ du monastère.

Mais il faut les interpréter, les situer dans le plan et dans la triangulation des bornes.

Voilà à peu près tout ce que l'on sait sur le trésor de Villeneuve-lès-Avignon... ou du moins tout ce qu'il est permis de dire, car en réalité, les données sont notablement plus précises.

Le prieur ayant assuré que le trésor « en or », donc probablement en louis, pouvait permettre de rebâtir trois fois le monastère, on peut estimer sa valeur à quelque cinq cent millions, soit une tonne d'or !

Une tonne d'or qui gît sous une faible épaisseur de terre, puisque le gisement peut être atteint de la surface aussi bien que par le souterrain.

Il n'en faut pas davantage pour exciter l'imagination !

Des Villeneuvois ont maintes fois cherché l'entrée du souterrain dans les caves, et des galeries furent découvertes menant, dit-on, à la crypte de la chapelle.

D'autres ramifications aboutiraient aux cuisines de l'hôtellerie, aux « enfers » du moulin à huile et dans les palais voisins...

Les empiriques y usent leurs baguettes et tous les chercheurs leur matière grise. En réalité, l'accès du souterrain n'est peut-être pas bien difficile à trouver, surtout pour ceux qui sont un peu au courant des principes élémentaires de construction des cryptes.

Mais la voie risque d'être obstruée ! Alors, reste le plan, les bornes, les signes

gravés, les Quatre-Chemins : un merveilleux mystère qui fascine les Villeneuveois !

des souterrains, des chambres secrètes

En 1778, les Jésuites de Bolivie étaient en guerre contre le roi d'Espagne qui venait de leur enlever l'administration des mines d'or, d'argent et des champs diamantifères de l'Amérique du Sud.

Prévoyant leur disgrâce, de 1767 à 1778 ils avaient stocké la presque totalité des revenus des mines, ce qui motiva d'ailleurs en partie la décision du roi d'Espagne.

On raconte qu'ils cachèrent ce trésor dans des galeries souterraines, taillées dans le roc par six cent cinquante Indiens, qui y travaillèrent pendant plus de deux ans.

Quand les troupes royales prirent possession de Plazuela, place forte des Jésuites, les soldats ne trouvèrent plus rien et torturèrent en vain des indigènes soupçonnés d'avoir travaillé à l'aménagement de la cache.

Pourtant, en collectant les indiscretions, on apprit que les trésors étaient amoncelés dans les grottes auxquelles on accédait par une galerie principale de 188 mètres de longueur, large de 39 mètres par endroits.

On sut aussi que pour déjouer les chercheurs, les galeries formaient un vaste dédale de faux couloirs, d'impasses, de retours en labyrinthe, barrés par des murailles épaisses, et qu'un inextricable réseau secondaire de passages savamment entremêlés était tissé sous la haute colline qui abritait la cache.

En 1903, un ingénieur anglais, C. H. Progers, rencontra à Jura en Bolivie, Dona Corina San Roman, nièce du Révérend Père San Roman qui, avant de mourir, avait transmis un document sur le trésor des Jésuites à son frère, alors préfet de Callao.

Ce document disait en substance :

« Si vous trouvez une colline abrupte, fortement boisée et dont le sommet plat est recouvert par de hautes herbes, et si de ce sommet vous pouvez voir la rivière Sacambaya des trois côtés, alors, cherchez dans les herbes une grande pierre ovoïde, si lourde qu'il a fallu la force de cinq cents Indiens pour la placer là.

« Si vous creusez en dessous sur cinq yards, vous trouverez la voûte d'une immense caverne que cinq cents Indiens creusèrent en deux ans et demi.

« La voûte a soixante-dix yards ; il y a deux portes et un long et étroit passage menant de la chambre de l'est à l'entrée majeure qui se trouve à une distance de deux cents yards.

« Quand vous aurez atteint la porte, vous devrez faire très attention en l'ouvrant ; c'est une grande porte de fer, et sitôt que vous l'aurez franchie, vous trouverez une statue d'or pur de trois pieds de haut, dont les yeux sont deux magnifiques diamants.

« Cette statue a été placée là pour le bonheur de l'humanité.

« Si vous continuez le long du passage, vous trouverez dans la première chambre, trente-cinq grandes vasques d'or et un monceau d'ornements et de bijoux d'or et d'argent rehaussés de pierres précieuses.

« Entrant dans la seconde chambre, vous trouverez dans l'angle droit, un grand coffre où il y a 90 000 dollars d'argent (piastres d'argent à 910/1000 d'argent pur).

« Les plus grandes précautions doivent être prises en entrant dans ces chambres, car du poison a été répandu alentour en assez grande quantité pour tuer un régiment.

« Réparties dans les cavités, de chaque côté du tunnel et dans les deux chambres, sont disposées cent soixante-trois vasques d'or, dont la valeur est bien de 60 millions de dollars...

« Quand vous arriverez à un endroit de vingt pieds de hauteur où se trouve une voie si large que deux hommes y puissent chevaucher de front, traversez la rivière et vous arriverez à l'église, au monastère et aux autres bâtiments. » (*Fin du document.*)

Il est bien évident que la teneur de ce document est volontairement ou non très sibylline, à moins que des retranscriptions et des traductions successives en aient altéré le sens original.

Le trésor suscita de nombreuses et vaines recherches en 1903, et jusqu'en 1930.

Sa situation est la suivante : sous une colline appelée El Caballo Cunco, près de Plazuela, au croisement des rivières Kato et Sacambaya.

Valeur approximative : douze milliards !

Les histoires de trésors sont innombrables et toujours passionnantes. Si vous les aimez, vous en trouverez de nouvelles dans le numéro d'Atlas-Histoire qui paraît le 10 septembre.